

rober des pommes de terre à notre maire ordinaire. Certains autres, qui avaient été blessés sur le front, ne se gênaient pas pour nous déclarer que, si on les renvoyait, ils saisiraient avec bonheur la première occasion de se rendre.

"Dans les premiers temps, les troupes qui repartaient se battre, après une convalescence ou une permission, braillaient à tue-tête leurs chants nationaux. Maintenant, elles ne chantent plus, sinon parfois des chansons de route. Quant à l'élément civil, sa démoralisation et sa lassitude sont encore plus marquées. Dans les villes qu'il m'a été donné de traverser, Munster, Dortmund et Recklinghausen, peu ou presque plus de moyens de locomotion. Ni fiacres, ni autos. Devant les soupes populaires, devant les boulangeries chichement approvisionnées, et devant les mairies, où est affiché le communiqué, on entend partout les mêmes refrains : "Comment se fait-il que la guerre ne cesse point avec toutes les victoires qu'on nous annonce?" Ou bien : "L'empereur a beau chanter victoire et vouloir poursuivre la guerre, ce n'est pas lui qui nous donnera du pain pour nos enfants."

"Dans les champs westphaliens, mêmes symptômes de disette et de mécontentement. Les vols de légumes et de poules s'y multiplient d'une façon effrayante. On n'a presque pas semé de blé. Rien que du seigle et des pommes de terre. Nous l'avons constaté, mes camarades d'évasion et moi, en nous risquant sur la lisière des bois, lorsque nous n'apercevions aucun visage ennemi."

Et mon interlocuteur conclut en m'affirmant que si les Allemands n'étaient pas encore réduits à la famine, ils étaient déjà les victimes d'une disette on ne

peut plus pénible à leur appétit insatiable. Grâce aux mesures de précaution du gouvernement, tout le monde mange encore, mais personne ne mange à sa faim et la démoralisation va partout croissant.

— o —

UN TRAVAIL DELICAT

Les billes d'ivoire qui viennent d'être tournées doivent être traitées avec un soin extrême car le moindre changement de température les ferait fendre. On les enferme, durant trois mois, dans une chambre dont la température est maintenue à une chaleur tempérée toujours uniforme. Là elles sèchent, et durcissent graduellement, ce n'est qu'ensuite qu'on peut achever de les polir.

— o —

Autrefois au Pérou l'usage exigeait que les domestiques aient deux dents du devant de la mâchoire supérieure extraites. Le manque de ces dents indiquaient la servitude.

— o —

On sait qu'au Japon le baiser était chose inconnue. De nos jours il l'est encore, du moins en tant qu'usage alors que la femme est revêtue de son costume national. Dans ce cas les Japonais traitent toujours leur femme comme leur servante, mais dès qu'une femme s'habille à la mode européenne les conditions de vie ne sont plus les mêmes et le Japonais sait embrasser aussi bien qu'on sait le faire dans nos pays. Ce sont là les avantages et les progrès de la civilisation.